

Le père narcissique et ses trois masques

Sauveur autoproclamé, blessé inconsolable, persécuteur implacable : ce que l'enfant porte à sa place

I. Un père qui ne rencontre pas l'enfant

Il existe des pères qui aiment leurs enfants, les regardent, les accompagnent, les différencient, et acceptent qu'ils ne soient ni leur prolongement ni leur miroir.

Et puis il existe une autre configuration, plus troublante, plus dévastatrice, parfois difficile à nommer parce qu'elle se présente volontiers sous les habits du dévouement, du sacrifice ou de l'autorité légitime : celle du père narcissique.

Ce père ne se rapporte pas d'abord à l'enfant comme à un sujet séparé. Il s'y rapporte comme à une fonction. L'enfant devient support, preuve, extension, témoin, public, caution, parfois réceptacle. Il n'est pas rencontré pour lui-même ; il est requis pour soutenir l'économie psychique du père.

Dès lors, ce n'est pas l'enfant qui est au centre de la scène, même lorsque tout semble organisé "pour lui". C'est le père, ses blessures, son image, sa grandeur imaginaire, sa dette supposée, sa douleur, sa version de l'histoire.

L'enfant, lui, doit se loger là-dedans comme il peut.

II. Trois visages, un même centre : le père se regarde lui-même

Le père narcissique n'a pas toujours le même visage. Il peut même donner l'illusion d'être changeant, complexe, tour à tour admirable, vulnérable ou terrible. Mais sous ces métamorphoses demeure souvent une constante : tout converge vers lui.

On peut distinguer trois grandes figures, qui s'entrelacent souvent.

Le sauveur autoproclamé.

Le blessé inconsolable.

Le persécuteur implacable.

Ces trois figures ne s'excluent pas. Elles se relaient, se répondent, se masquent l'une l'autre. Et c'est précisément cette mobilité qui désoriente l'enfant. Car il ne sait plus à quel père il a affaire ; il ne sait plus quelle vérité tenir ; il ne sait plus s'il doit admirer, consoler, craindre ou se taire. Le plus douloureux est peut-être là : ces trois visages se tournent sans jamais vraiment regarder l'enfant.

III. Le sauveur autoproclamé : "sans moi, vous ne seriez rien"

Dans sa première version, le père narcissique se présente comme celui qui a tout donné, tout porté, tout compris avant les autres. Il se raconte comme pilier, réparateur, rempart, protecteur, visionnaire. Il a fait des sacrifices. Il s'est battu. Il s'est privé. Il a tenu la maison, le nom, la dignité, l'avenir.

Cette figure peut impressionner. Elle s'appuie parfois sur des éléments réels : travail, efforts, luttes, responsabilités assumées. Mais ce qui la rend cliniquement particulière, c'est que ces faits ne sont jamais transmis comme un legs libre. Ils deviennent une dette.

L'enfant reçoit alors moins une protection qu'une sommation silencieuse :

regarde tout ce que j'ai fait pour toi ;

n'oublie jamais ce que tu me dois ;

si tu t'éloignes, tu trahis ;

si tu contestes, tu nies mon sacrifice.

Le père sauveur ne sauve pas gratuitement. Il sauve en gravant son nom sur le dos de ceux qu'il aide. Son amour a souvent une texture de créance.

Pour l'enfant, le piège est immense. Car refuser l'emprise revient à passer pour ingrat. Toute tentative d'autonomie peut alors être lue comme cruauté ou trahison.

IV. Le blessé inconsolable : l'enfant devient infirmier psychique

Dans une deuxième figure, le père narcissique se présente comme un homme meurtri, incompris, abandonné, mal aimé, trahi par la vie, les femmes, la famille, la société, le destin.

Il y a toujours chez lui une ancienne blessure, réelle ou amplifiée, qui aspire tout. Il souffre, et sa souffrance doit être reconnue comme centrale. Il parle de ce qu'il n'a pas reçu, de ce qu'on lui a fait, de ce qu'on lui doit, de ce qu'il a perdu. Il n'a jamais été réparé. Il n'a jamais été consolé. Et il attend, parfois sans le savoir, que ses enfants deviennent les soignants de son inconsolable.

L'enfant, face à ce père, apprend très tôt à surveiller l'humeur, à anticiper les fragilités, à ne pas ajouter de poids, à ne pas contrarier, à ménager, à porter psychiquement ce qui déborde.

Il devient un corvéable psychique.

Non pas parce qu'on lui demande frontalement de soigner son père, mais parce que toute la scène familiale lui fait sentir qu'il doit se rendre utile au maintien de l'équilibre paternel.

Cette place est redoutable. Car elle donne parfois à l'enfant le sentiment d'être précieux – "papa a besoin de moi" – alors qu'elle le prive de quelque chose de fondamental : le droit d'être lui-même dépendant, conflictuel, immature, en colère, ou simplement occupé à grandir.

V. Le persécuteur implacable : quand la toute-puissance change de ton

Le troisième visage est plus rude, mais il procède du même noyau. Le père narcissique devient alors persécuteur. Il humilie, disqualifie, contrôle, punit, surveille, interprète tout contre l'enfant. Il se vit souvent comme justifié. S'il attaque, c'est qu'il corrige. S'il écrase, c'est qu'il éduque. S'il terrorise, c'est qu'il remet de l'ordre.

Ici, l'enfant n'est plus seulement débiteur ou infirmier ; il devient coupable.

Coupable de décevoir.

Coupable de résister.

Coupable d'exister autrement.

Coupable d'avoir des besoins.

Coupable, parfois, d'incarner ce que le père n'a pas été ou n'a pas obtenu.

Le père persécuteur ne supporte pas l'altérité de l'enfant. Elle lui revient comme une offense.

Toute différence devient défi, toute autonomie devient attaque, toute limite posée au père devient insulte à sa souveraineté.

Dans cette configuration, l'enfant apprend non plus seulement à consoler ou à rembourser, mais à s'effacer pour survivre.

VI. Le montage fictionnel : le père écrit le roman, l'enfant doit y entrer

L'un des aspects les plus troublants de ces paternités narcissiques est leur capacité à fabriquer un récit totalisant. Le père ne se contente pas d'agir ; il raconte. Il agence les places, distribue les rôles, fixe les interprétations.

Dans ce roman familial, il est rarement un homme ordinaire, traversé de limites et de contradictions. Il est plus souvent héros méconnu, victime sublime, justicier mal compris, ou vérité vivante au milieu des médiocres.

L'enfant, lui, doit entrer dans la fiction. Il doit tenir la place assignée :

l'enfant reconnaissant,

l'enfant réparateur,

l'enfant loyal,

l'enfant exemplaire,

ou, si besoin, l'enfant fautif qui permettra au père de rester innocent.

Le danger de ce montage fictionnel, c'est qu'il remplace peu à peu le réel. L'enfant ne sait plus ce qu'il a vécu ; il sait ce qu'il doit en penser. Ses perceptions se troublent. Son malaise devient

suspect. Sa colère devient injuste. Sa souffrance devient secondaire. Le récit paternel colonise la mémoire.

Cliniquement, nous rencontrons souvent chez ces sujets adultes une phrase implicite :

"Je ne sais pas si ce que j'ai ressenti était vrai, puisque mon père m'a toujours expliqué autre chose."

VII. Dénier et retournement : l'enfant porte une faute qui n'est pas la sienne

Le père narcissique excelle souvent dans l'art du retournement. Ce qu'il provoque, il l'impute à l'autre. Ce qu'il nie en lui, il le dépose chez l'enfant. Sa violence devient la susceptibilité de l'enfant. Son emprise devient l'ingratitude de l'enfant. Son incohérence devient l'instabilité de l'enfant. Son besoin de domination devient la prétendue dureté des autres à son égard.

Ce mécanisme fait de l'enfant un porteur de faute.

Il devient celui qui a blessé.

Celui qui n'a pas compris.

Celui qui exagère.

Celui qui détruit la famille.

Celui qui rompt le lien.

Celui qui, en posant une limite, serait devenu cruel.

Ainsi se transmet une culpabilité qui n'appartient pas au sujet. L'enfant grandit avec l'idée diffuse qu'il a abîmé quelque chose d'essentiel, alors même qu'il n'a fait souvent que réagir à une emprise ou tenter de préserver un espace psychique propre.

Il faut mesurer la violence de ce dispositif : l'enfant est condamné à répondre d'un drame dont il n'est pas l'auteur.

VIII. "Corvéable public" : quand l'enfant sert à tout

Vous employez une formule très juste : corvéable public. Elle dit quelque chose de central.

Dans ces familles, l'enfant est souvent mobilisable à merci. On le sollicite pour réguler, rassurer, valoriser, représenter, compenser, obéir, réparer, faire écran, tenir le silence, sauver les apparences, maintenir le lien, absorber l'angoisse.

Il est utilisé comme une ressource.

Le mot est dur, mais il est souvent exact. L'enfant ne se sent pas seulement aimé ou éduqué ; il se sent requis. Sa disponibilité semble aller de soi. Son temps, son écoute, sa loyauté, sa force d'absorption sont présumés acquis.

Cette instrumentalisation peut être très subtile. Elle n'a pas toujours le visage de la brutalité. Elle peut passer par la confiance déplacée, l'appel incessant, l'exigence de présence, la victimisation, l'autorité morale, le rappel des sacrifices passés.

Mais le résultat psychique est souvent le même : l'enfant ne sait plus où il finit et où commence la demande paternelle.

IX. Le dénier de l'enfant réel

Le plus tragique, dans ces montages, est peut-être moins la violence manifeste que le dénier de l'enfant réel.

Le père narcissique ne voit pas l'enfant tel qu'il est. Il voit :

ce qu'il peut en tirer,

ce qu'il peut en montrer,

ce qu'il peut en attendre,

ce qu'il peut lui faire porter,

ou ce qu'il doit combattre chez lui.

L'enfant réel – avec ses besoins singuliers, sa sensibilité propre, sa subjectivité naissante – peine à émerger.

Or un enfant a besoin d'être rencontré, non scénarisé. Il a besoin d'être regardé comme un sujet en train de se constituer, non comme un figurant dans la dramaturgie narcissique d'un adulte. Quand cette rencontre manque, le sujet peut grandir avec une étrange sensation de vide. Non pas seulement le vide d'avoir manqué d'amour, mais le vide de n'avoir pas été psychiquement aperçu.

Il a été vu, parfois beaucoup.

Il a été utilisé, souvent.

Il a été interprété, sans cesse.

Mais il n'a pas été reconnu.

X. Les effets chez l'enfant devenu adulte

Les effets de ces paternités narcissiques se prolongent loin dans la vie adulte.

On retrouve fréquemment :

une culpabilité diffuse ;

une difficulté à poser des limites sans se sentir monstrueux ;

une tendance à réparer les autres ;

une hypersensibilité au reproche ;

une confusion entre amour et dette ;

une difficulté à savoir ce que l'on ressent vraiment ;

une peur de décevoir ou d'abandonner ;

parfois aussi une attirance pour des liens où l'on sera de nouveau requis, instrumentalisé ou accusé.

Certains deviennent très performants, très adaptés, très loyaux, mais au prix d'un surmenage intérieur constant. D'autres se coupent de leurs affects, se retirent, ou vivent les relations sur un mode de vigilance extrême. D'autres encore oscillent entre soumission et explosions de rupture. Dans tous les cas, quelque chose du lien est resté contaminé : aimer expose à être pris, utilisé, dévoré, ou rendu coupable.

XI. Le vide transmis de génération en génération

Vous le dites très bien : "Tout le décor de l'illusion héroïque s'effondre : il ne reste qu'un vide transmis."

Ce vide est capital. Car derrière la grandiosité, derrière la plainte, derrière la persécution, derrière le roman héroïque, il y a souvent une faille non symbolisée. Un manque ancien que le père narcissique n'a pas pu élaborer. Plutôt que de le reconnaître, il l'a recouvert par la fiction, la domination ou l'appel à réparation.

Mais ce qui n'est pas symbolisé se transmet autrement.

Il se transmet comme pression.

Comme culpabilité.

Comme dette.

Comme confusion.

Comme silence.

Comme impossibilité, pour l'enfant, de sentir qu'il a le droit d'exister hors de la scène paternelle. C'est ainsi que le vide passe d'une génération à l'autre : non comme un contenu clair, mais comme une organisation du lien.

XII. Sortir du dispositif : défaire la faute et retrouver l'enfant en soi

Le travail clinique consiste souvent à accomplir plusieurs gestes à la fois.

D'abord, nommer. Nommer les fonctions, les retournements, les exigences invisibles, les places assignées. Tant que tout reste noyé dans le brouillard familial, le sujet continue de croire qu'il est "trop dur", "ingrat", "exagéré", ou "mauvais enfant".

Ensuite, désintriquer. Ce qui appartient au père doit cesser d'être porté comme si cela appartenait à l'enfant. La blessure du père n'est pas la mission de l'enfant. Le roman du père n'est pas la vérité totale de la famille. La culpabilité de l'enfant doit être réexaminée.

Il faut aussi restaurer le droit à la limite. Dire non, se retirer, ne pas répondre, ne plus consoler, ne plus se rendre disponible à toute heure, ne plus servir de support narcissique : tout cela peut devenir nécessaire, même si cela déclenche chez le père colère, victimisation ou réécriture du drame.

Enfin, il s'agit de retrouver l'enfant réel enseveli sous les fonctions. Celui qui n'était ni sauveur, ni témoin, ni infirmier, ni débiteur, ni coupable structurel. Celui qui avait simplement besoin d'un père capable de le regarder sans se mettre lui-même au centre.

XIII. Un père, trois masques, un seul oubli

Sauveur autoproclamé, blessé inconsolable, persécuteur implacable : ces trois figures semblent différentes. Pourtant elles procèdent du même oubli.

L'enfant n'y est pas rencontré comme sujet.

Tout se joue autour du père, de son image, de sa blessure, de sa puissance, de sa version de l'histoire. L'enfant, au centre, reste seul. Réduit au silence. Assigné à une faute qui n'est pas la sienne. Occupé à maintenir un édifice imaginaire qui ne lui laisse que peu d'air.

C'est pourquoi il ne suffit pas de dénoncer un père "toxique" ou "difficile". Il faut comprendre la mécanique plus fine : comment un adulte utilise ses enfants pour colmater son vide, garantir son récit, soutenir sa grandeur blessée, ou déléguer sa propre faute.

Et il faut, pour ceux qui en sortent, ouvrir une autre issue : un lien où l'on n'est plus corvéable, plus débiteur, plus coupable par essence. Un lien où l'on peut enfin cesser de porter le père à sa place.

Joëlle Lanteri - Lanteri joelle psychanalyste **Voir moins**